

Le travail dans les forges « à la catalane »

En juillet 1821, le médecin naturaliste Toussaint Bastard voyage dans les Pyrénées-Orientales et le midi de la France à la recherche de plantes à étudier. Parti depuis Arles-sur-Tech, par le chemin des muletiers, il traverse le Canigou, le Conflent et le Vallespir. Il visite notamment les mines de Batère, de la Pinouse et les forges de Valmanya. Son récit nous offre une description de la difficulté du travail dans les forges, notamment celui des enfants. A Valmanya, Toussaint Bastard rencontre Michel Noël, fidèle représentant de la catégorie sociale des maîtres de forge, souvent nobles et grand propriétaires fonciers.

« Nous devions monter aux mines de Batère par le sentier tracé dans la montagne par les mulets qui vont chercher le minerai. (...) À une demi-heure de la tour de Batère, nous trouvâmes la première exploitation. Nous entrâmes un moment sous le petit hangar qui sert de vestibule à l'ouverture de la mine et où l'on dépose le minerai en attendant que les muletiers le viennent prendre. Nous avons besoin d'un peu de repos et il n'y avait pas là où s'asseoir : le sol était fangeux et le fer humide ; nous avons froid : le brouillard nous avait pénétrés ; nous aurions voulu avancer, et notre conducteur n'allait pas plus loin. Nous étions dans une position fâcheuse, désespérante pour moi qui voyais le temps s'écouler en pure perte. Il n'y avait personne sous le hangar : les quatre ouvriers de ce filon étaient dans les fonds. Il fallait attendre debout et prendre patience.

Toutefois nous ne tardâmes pas à voir un enfant de dix à douze ans sortir du trou obscur du filon. Couvert d'une boue ferrugineuse, ayant les pieds nus, sur la tête un reste de chapeau où tenait un bout de chandelle, cet enfant portait sur son dos, dans une sorte de hotte, une masse de minerai de 40 à 50 livres qu'il avait monté à travers des passages étroits, bas et tortueux, de cinq à six cents pieds de profondeur... Quelles conditions!

Notre homme fit des propositions de nous accompagner à ce petit malheureux qui ne voulut rien entreprendre sans avoir le consentement de son père. C'est du moins ce que nous crûmes comprendre ; et le petit bonhomme disparut de nouveau dans son antre.

Il n'y a dans le petit village de Valmagne que la forge de M. Noël, à qui nous étions adressés, ainsi nous trouvâmes facilement son habitation. Pendant que je lui faisais les premiers compliments, ses chiens se ruèrent sur nous et l'un d'eux me mordit à la main. La douleur que j'en ressentis me fit souvenir que c'était une tribulation de plus à noter dans mon voyage.

Après un moment d'examen, M. Noël, qui était à table, nous invita à nous y asseoir. La conversation s'engagea et, avant la fin du dîner, nous étions les meilleurs amis du monde. Ce maître de forge, ainsi que la plupart de ceux des Pyrénées Orientales, n'est pas ce qu'on appelle vulgairement un monsieur. C'est un de nos gros fermiers qui, ayant reçu la première éducation, se livrent ensuite à l'agriculture et à une industrie quelconque, travaillent quelquefois de leurs propres mains, sont constamment occupés de leur affaire, et forment une des classes les plus intéressantes de la société, une des plus productrice.

M. Noël avait beaucoup de franchise dans ses manières avec nous, et nous fûmes de suite à notre aise avec lui. Il scella notre connaissance en faisant apporter au désert une bouteille de rancis auprès duquel celui de notre auberge d'Arles n'était que de la piquette. Ce ranci sortait d'une tonne qui depuis plus de 60 ans n'avait pas été toute vidée. Dans les bonnes années, on en mettait la moitié en bouteille et on la remplissait avec du vin nouveau. Cette méthode, qui ne serait peut-être pas applicable à nos vins, réussit bien pour ceux du Roussillon.

En attendant la nuit nous visitâmes la forge. On nous expliqua les procédés divers que l'on emploie pour obtenir le fer pur du minerai. Ces procédés sont assez bien décrits dans le traité de minéralogie de Brogniart, sous le nom de méthode catalane. Cette méthode consiste à mêler dans des proportions convenables le minerai de fer hématite et le minerai de fer spathique ; à les griller dans un fourneau en plein air : opération en tout semblable à notre manière de faire la chaux ; à pulvériser ensuite les minerais devenus assez friables ; à mettre enfin cette poudre dans une forge en creuset avec une grande quantité de charbon de bois. Les soufflets sont mus par l'eau lorsqu'on se sert de soufflets. Le plus souvent le fourneau n'est soufflé que par un courant d'air violent résultant d'une chute d'eau arrangée à cet effet. Quand le fer est fondu, il forme une masse arrondie que l'on tire avec une grande tenaille et que l'on étire ensuite sous un énorme marteau que fait mouvoir une roue à auge.

Nous vîmes faire l'étirage du métal le soir. Il y avait quelque chose d'inférieur dans le tableau qui s'offrit à moi. Ces hommes noircis par la fumée, amaigris par l'âpreté du travail et du feu, diversement colorés par les reflets des fourneaux et l'incandescence du métal, ressemblaient assez à des démons ; Cet énorme marteau, dont les coups lourds et rapides semblent frapper par une puissance diabolique est bien un instrument du Ténare ; ces barres de fer rouges que l'on meut avec rapidité ; ces étincelles qui s'en échappent avec bruit et remplissent une atmosphère sulfureuse ; tout concourt à former un spectacle qui remue l'imagination et la fatigue à la fin.

Pendant la nuit mon sommeil fut plus d'une fois troublé par le bruit sourd et monotone de ce terrible marteau. Le retentissement qu'il occasionnait dans la vallée produisait sur moi une impression désagréable et ma nuit ne fut qu'une alternative de veille pénible et de sommeil mêlé de rêves affligeants ».

Extrait de *Le voyage aux Pyrénées-Orientales et dans le midi de la France*, par Toussaint Bastard (1821).